

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

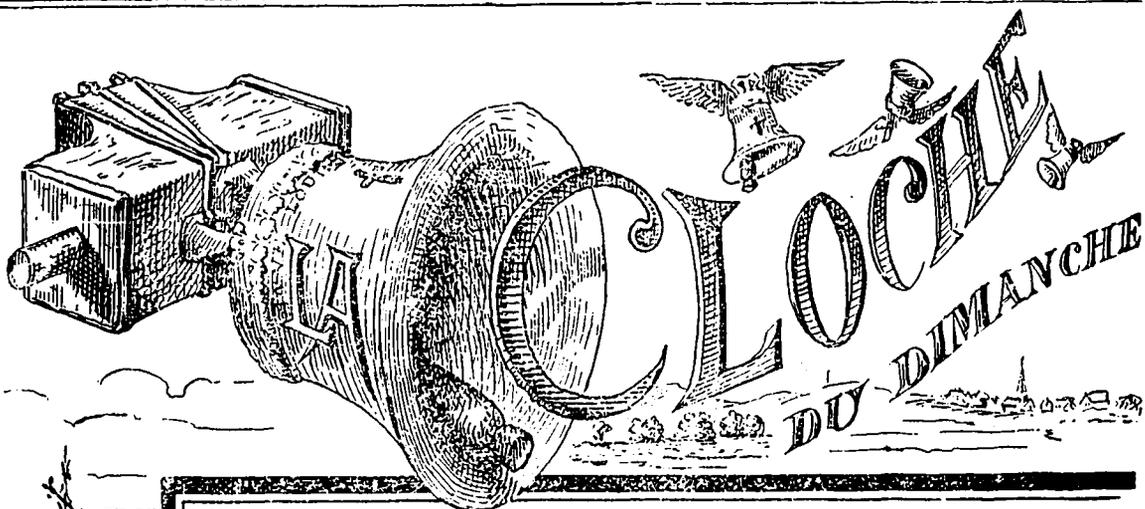
Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

UN SOU LE NUMERO.



VOL. I.

ABONNEMENTS.

No. 3.

Pour le Canada et les Etats-Unis, 50c.
par année.

Pour Montréal, - - - - - 75c

Pour l'Union Postale, (5 francs) - \$1.00
par année.

Annonces, rec. la ligne pour la 1re inser-
tion Pour les insertions subséquen-
tes, on traite à forfait.

Prière d'adresser toutes les Correspondances à

G. VEKEMAN,

B. P.--2177.



UN PAYSAGE DES MILLE ILES.

BIBLIOGRAPHIE

En vente au bureau de la Cloche :
Les Bienfaiteurs du Canada. Prêtres
et Religieux, par Jean des Erables.
1 exemplaire, 15 c. 12 ex. \$1.00.

La CLOCHE du DIMANCHE

REVUE HEBDOMADAIRE

Directeur : JEAN des ERABLES

Éditée par G. VEKEMAN

33, — RUE ST-NICOLAS, — 33
MONTREAL

JEUDI, 28 OCTOBRE, 1897.



LA PAPAUTE.

Fondée par le Sauveur, qui nomma le grand apôtre St. Pierre son représentant sur la terre, la Papauté, après avoir vu s'écrouler tant de trônes et disparaître tant de monarchies, est toujours debout, toujours jeune et pleine de forces. Aujourd'hui comme dans les siècles passés, l'Église envoie jusque dans les contrées les plus reculées des missionnaires chargés de prêcher la parole de Dieu, de combattre l'erreur et de dissiper les ténèbres du paganisme. Aujourd'hui comme dès le commencement, elle se montre ferme et inébranlable devant les menaces et les violences de ses ennemis les plus puissants et les plus acharnés.

Le nombre de ses enfants augmente chaque jour ; ce que le protestantisme lui a fait perdre en Europe, elle l'a amplement regagné dans les contrées immenses du Nouveau-Monde.

La promesse du divin Fondateur se réalise : "Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église... Et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle."

L'Église reste éternellement la même, car Dieu la maintient, et le successeur de Pierre est toujours à son poste. Des tempêtes épouvantables ont assailli le rocher, mais les vagues furieuses se sont retirées, vaincues, impuissantes ; et, après chaque assaut l'Église apparaît, calme et radieuse, brillant d'un éclat nouveau. Où sont ses ennemis ? Disparus, anéantis ou humblement revenus au bercail.

Longue peut être la guerre et terribles les combats. Depuis plus d'un quart de siècle le Souverain Pontife est privé de sa liberté...

Le Sauveur dormait paisiblement dans sa barque au plus fort de la tempête ; mais sa

sagesse veillait. Quand le moment fut venu, il commanda aux vents et aux flots, et la tempête cessa.

Le Pape, malgré l'envahissement sacrilège de ses états, est plus puissant, plus Roi, que le plus redouté des monarques. Il ne cesse d'évangéliser les nations et de défendre la vérité. Et à peine a-t-il parlé, que sa parole est comprise dans tous les pays de la terre ; elle fortifie les fidèles, étouffe les indifférents et les ennemis et les force au respect.

Ce saint vieillard qu'on dit depuis si longtemps au bord de la tombe a toujours un esprit jeune et un courage indomptable ; il déjoue les ruses et rend inutiles les efforts de ses ennemis. Au milieu de ces combats incessants, il n'oublie pas un coin de sa monarchie sans limites ; d'un bout du monde à l'autre, il est toujours le conseiller de ceux qui doutent, le consolateur de ceux qui souffrent.

Littérateurs, artistes, hommes de génie de toutes les nations, vont déposer à ses pieds l'humble tribut de leurs respectueux hommages ; les monarques lui envoient des ambassadeurs, et tous s'en retournent pleins d'admiration et de respect, tous se trouvent petits devant ce serviteur de Dieu.

St. Pierre était prisonnier à Jérusalem. Une sentence de mort avait été prononcée contre lui, le jour et l'heure de l'exécution étaient fixés. Mais Dieu délivra son serviteur.

Puisse le Souverain Pontife Léon XIII dire un jour comme Pierre : "Voyez, mes gardiens dormaient. Les chaînes glissèrent de mes mains et les fers de mes pieds, et les portes glissèrent sur leurs gonds ; je sais maintenant que le Seigneur a envoyé son ange pour me délivrer des mains de mes ennemis."

Mais, si le Pape actuel arrivait à la fin de sa carrière bénie sans avoir vu l'accomplissement d'un acte de justice qui serait un grand bonheur pour tous les peuples de la terre, un autre Pape viendrait le remplacer, qui, comme lui, comme ses prédécesseurs, prêcherait la parole de Dieu à toutes les nations de l'univers.

Et quand son heure sera venue, le divin nautonnier, d'un signe de sa main, calmera la tempête et fera tomber les fers de l'illustre Prisonnier du Vatican.

Le passé appartient à la Papauté, à l'Église ; l'avenir leur appartient également.

F. SERVATIUS.

UN CONSEIL PAR SEMAINE.

Si vous voulez vous endurcir contre le froid, lavez-vous chaque matin le cou et le visage avec de l'eau froide.

Les bains froids sont aussi, généralement, d'une grande utilité



SOUVENIRS

Habitué depuis longtemps à me dérober au moins un jour par semaine au tumulte, aux soucis et aux tracasseries de la ville, pour aller me retremper à la campagne et y admirer la belle nature, je flânais au hasard, dimanche dernier, au milieu des champs fertiles qui font la richesse de notre canton.

Le temps était magnifique. Partout s'alignaient d'énormes gerbes de maïs, sur lesquelles s'ébattaient de nombreuses bandes de moineaux babillards. Ceux-là du moins savent se réjouir sans arrière-pensées, tant que dure le beau temps et qu'il y a quelques insectes à chasser, quelques graines perdues à picorer.

La moisson est faite et la terre attend de nouveaux labours pour nous donner de nouvelles récoltes. Blés et avoines remplissent les granges. Seuls les vendangeurs n'ont pas terminé leur joyeuse besogne. Encore quelques jours, cependant, et la dernière grappe de raisin aura passé sous le pressoir, à moins qu'elle n'aille au loin rejoindre ceux qui ne sèment ni ne récoltent, mais qui profitent volontiers du travail des campagnards.

L'air est frais et pur. Les grandes chaleurs sont passées, l'hiver approche et il nous envoie ses messagères, les feuilles décolorées des arbres que la moindre brise arrache et fait tourbillonner le long du chemin.

Je me rappelle ces réflexions de Cousin-Després :

"Après avoir vu tomber sous la faux du moissonneur les épis dorés, le temps est venu où, parmi les jeux, les repas simples et rustiques, nous avons partagé la gaieté franche et les travaux des vendangeurs. Nous les avons vus fouler les raisins dans la cuve, d'où devait sortir la liqueur vivifiante et dans nos caves. Ainsi s'amènent tour à tour et se suivent les saisons dans lesquelles la nature nous comble de ses présents.

"Mais déjà l'automne tire à sa fin ; le soleil jette sur nos demeures des regards affaiblis. Cette terre, si belle et si féconde, devient de jour en jour triste, indigente et stérile..."

Ce spectacle m'affligerait, si je ne savais que le prochain hiver sera, pour les vignobles comme pour les champs, non la mort, mais la saison du sommeil réparateur, que nous verrons revenir le printemps couronné de fleurs et l'été riche et généreux, avec ses gerbes d'or et ses fruits savoureux.

Le hasard de ma course vagabonde m'a conduit au bord du Détroit, dont la surface calme et unie reflète les doux rayons du soleil. Assis à l'ombre d'un sorbier, je me rappelle que je suis venu me reposer ici, il y a quatre ans, en compagnie de ma bonne mère. Déjà atteinte du mal qui devait nous la ravir, elle s'accrochait à la vie, non par crainte de la mort, mais parce qu'elle savait que nous avions si grandement besoin de ses sages conseils, de ses bons exemples, de ses tendres soins, de son amour. Aimer, prier et travailler, ces trois mots résument toute sa vie.

La soirée était belle alors comme aujourd'hui. Le soleil, ce peintre magique, semblait avoir épuisé toutes les couleurs de sa riche palette, pour donner plus d'éclat au spectacle grandiose qui se déroulait à nos



pieds. Quelle agréable eau-erie, et comme je voudrais en revivre le fit-ce qu'un seul instant. J'en ai du moins conservé le souvenir au fond de mon cœur.

Comme en ces moments de retour vers le passé on est heureux d'avoir la foi et de pouvoir jeter un regard plein de confiance vers l'au-delà, où nous attendent ceux que la cruelle mort nous a ravis.

Singulière et bien émouvante coïncidence ! Pendant que ma chère Mère me parlait, ici même, à l'ombre de ce sorbier, sur les rives du majestueux Détroit, un petit oiseau, caché dans l'épais ombrage de l'arbre, secoua sur nos têtes les joyeux tilles de sa voix argentée. Nous l'écoutâmes en silence. Il nous semblait entendre les accents doux et tendres d'un esprit bienfaisant qui venait nous consoler et nous fortifier...

Et voilà que les mêmes notes suaves charment mon oreille. Mère, est-ce vous qui m'envoyez ce message, pour me rappeler vos conseils, vos avertissements et vos tendres consolations d'autrefois ? Du haut du ciel, où votre vie méritoire et votre long

martyre vous ont sans doute préparé une belle place, vous veillez sur ceux que vous avez tant aimés ici bas.

Après l'hiver et les tempêtes de la vie, vous avez vu se lever le soleil du printemps éternel.

Bénie soit votre mémoire, Mère chérie ! A la prochaine fête de tous les Saints, comme je le fais chaque jour, je penserai à vous dans mes prières, et, plein de confiance en Celui qui réserve une récompense magnifique à ses fidèles serviteurs, je vous invoquerai comme une sainte du paradis et je vous supplierai d'intercéder pour moi.

V. V.

Windsor, octobre.

PAUVRE VIEUX !

Je ne dirai pas où est arrivée la triste histoire que je vais raconter, mais j'en garantis l'exactitude sous tous les rapports. A mes lecteurs à faire la conclusion.

Un vieillard, courbé sous le poids des peines plutôt que sous celui des années, vient d'être amené devant le recorder. Un officier de police l'a trouvé couché sur un banc dans une promenade publique, lui a demandé ce qu'il faisait là, quels étaient son domicile et ses moyens d'existence, et, ne recevant à toutes ces questions aucune réponse satisfaisante, a cru remplir un devoir en l'arrêtant.

-- Son crime ?

-- Il est vieux...

-- On ne saurait le condamner à cause de cela. Tout le monde peut se trouver un jour dans le même cas.

-- Il est pauvre...

-- Pauvreté n'est pas vice, à moins que l'on ne soit pauvre par sa faute. Cet homme est-il buveur, joueur, paresseux, débauché ?

-- Non ; il a travaillé tant qu'il a pu ; il s'est donné beaucoup de peine pour élever ses enfants et soigner sa femme dans sa dernière maladie... Mais l'ouvrage est rare et les jeunes, travaillant à prix réduit, font une concurrence désastreuse aux vieux. On ne veut plus de lui et, vraiment, affaibli comme il est, il ne saurait rendre

de grands services. Bref, quand je l'ai arrêté, il y avait, d'après ses déclarations, deux jours qu'il n'avait plus mangé.

-- Ne m'avez-vous pas dit qu'il a des enfants ?

-- Oui, en effet ; il en a six, dont trois sont aux Etats-Unis. Ceux-là n'ont plus donné de leurs nouvelles depuis longtemps.

-- Et les autres ?

-- L'aîné a une nombreuse famille et sa femme est brouillée avec le "bonhomme" depuis le jour de son mariage. Pour avoir la paix il ne parle jamais de son père et ne s'en occupe guère.

-- Ce n'est pas le plus beau de son histoire. Puis...

-- Il reste deux filles. L'une est la femme d'un commis qui ne veut pas entendre parler d'un beau-père pauvre. Le ménage n'est pas des plus heureux : le mari fait partie de plusieurs clubs ; il chasse, pêche fait de longues promenades sur son cheval à deux roues et est très-for au billard. La femme court les magasins et se croirait déshonorée si elle sortait trois fois avec le même chapeau. Tout cela fait que les finances sont dans un état déplorable et qu'on ne saurait songer à nourrir une bouche inutile.

-- Heureusement que la plus jeune...

-- Celle-là prendrait peut-être soin de son pauvre père, mais, malheureusement, elle aurait elle-même besoin d'assistance. Bien qu'elle soit malade, elle travaille du matin au soir ; cela n'est guère de nature à lui rendre la santé ; dans le courant d'une seule année, elle a été forcée deux fois de demander un lit à l'hôpital. Elle en est sortie il y a quelques jours et sous peu elle devra y retourner encore.

-- Quel est son métier ?

-- Elle est couturière et, en travaillant bien, elle gagne à peine de quoi payer sa pension.

-- De sorte que le vieux père...

-- Est là devant vous, votre Honneur, accusé de vagabondage. Il est incapable de gagner sa vie et

aucun de ses enfants ne peut ni ne veut s'occuper de lui... :
.....

Le lendemain, on lit dans le journal que le juge Untel a condamné à trois mois de prison un malheureux vieillard sans asile sans famille et sans moyens d'existence.

Et mieux vaut encore cela que de lire le récit d'un suicide...

L'un ou l'autre de ces faits coïncidant avec la grande et réjouissante nouvelle de la victoire de telle ou telle société de joueurs de crosse, qui ont été acclamés par cinq mille spectateurs enthousiastes...

Des milliers de piastres par semaine pour des jeux et des spectacles, et rien pour ouvrir un asile aux vaincus de la vie et les sauver de la misère et du désespoir !

Honte aux enfants qui ne cherchent pas, même aux prix des plus grands sacrifices, à écarter de leurs parents tout ce qui peut leur causer de la peine. Maudits sont ceux qui n'honorent pas leur père et leur mère.

Mais honte aussi aux villes et aux Etats qui trouvent de l'argent pour bâtir des monuments superbes, organisent des fêtes et des réceptions grandioses, et se déclarent incapables de recueillir quelques malheureux vieillards, ailleurs que parmi les malfaiteurs et les vagabonds.

JEAN DES ERABLES.

Rebus



Une prime à gagner. Tirage le 15 nov.



Brigitte sur la montagne.

FEUILLETON DE "LA CLOCHE DU DIMANCHE."

PELERINAGE A JERUSALEM

— OU —

VOYAGES ET AVENTURES D'UNE JEUNE FILLE.

I

LARMES BENIES.

A une faible distance de la pittoresque Vallée des Anges, dans le Canton d'Unterwalden, en Suisse, dont les glaciers attirent chaque année un si grand nombre de touristes, s'élevait en 1828 une humble mais propre cabane habitée par une pauvre veuve, Catherine Fruch, et sa jeune fille Brigitte.

La bonne femme avait aussi un fils qui servait à Paris dans la garde royale et, en attendant le retour de l'absent bien-aimé, elle parlait souvent de lui avec sa fille, l'ange béni du foyer.

Brigitte était la plus jolie et la plus aimable de toutes les filles de la vallée, mais elle était aussi la plus vertueuse, ce qui n'est pas peu dire, lorsqu'on considère que presque tous les habitants de cette contrée se font remarquer par leurs mœurs paisibles, leur vie régulière et leur zèle dans l'accomplissement de leurs devoirs religieux.

Brigitte était modeste et laborieuse ; cependant il y avait dans ses manières quelque chose de mystérieux, d'explicable. Elle était souvent pensive, préoccupée, plongée dans de profondes rêveries. Quand sa mère la chargeait de garder son petit troupeau de chèvres sur le versant de la montagne ou au fond des vallées, elle aimait à s'asseoir sur quelque petite éminence ou au sommet d'un

rocher, d'où son regard mesurait l'horizon sans limites. Lui arrivait-il d'aller, avec d'autres jeunes filles, au marché dans quelque village du canton d'Uri, elle ne manquait pas de faire une longue halte sur les rives du lac, et ses compagnes croyaient lire dans son regard limpide l'ardent désir de s'éloigner des lieux qui l'avaient vue naître. Mais où voulait-elle aller ? quel était l'objet de ses désirs ? Ceci était pour tous une énigme dont on cherchait en vain la solution.

Même la mère se demandait à quoi pouvait bien songer sa fille bien-aimée dont les promenades solitaires et les longues méditations l'intriguaient beaucoup, sans toutefois l'inquiéter outre mesure. Elle savait que son enfant avait de bons et solides principes religieux, qu'elle ne manquait jamais aux offices divins et que M. le Curé, qui lui avait appris à lire et à écrire, la proposait comme modèle aux jeunes filles.

Le Vendredi Saint de l'an 1828, la montagne était encore couverte de son blanc manteau de neige. L'hiver avait été rigoureux et les montagnards aspiraient après le jour où ils verraient, sous les vivifiants rayons du soleil printanier, poindre les premières touffes d'herbe. Le grincement des crécelles appelait les fidèles à l'église et tous les paroissiens que ne retenaient pas chez eux des infirmités ou des travaux urgents, se rendaient à la maison de Dieu, souvent par des chemins glissants et dangereux, mais heureux de pouvoir faire quelque chose pour Celui qui avait souffert un si cruel martyre sur le calvaire.

Pendant l'office, le vénérable pasteur de ces chrétiens modèles fit, avec cette éloquence émue qui vient du cœur, le récit de la passion de l'Homme-Dieu, suivant pour ainsi dire le Sauveur, entouré de ses cruels bourreaux, du Jardin des Oliviers au Golgotha. Il le montra chez Caïphe et chez Pilate, insulté, flagellé, couronné d'épines ; dans les rues de Jérusalem, chargé de sa croix, perdant son précieux sang par d'innombrables blessures ; sur le calvaire, cloué au gibet, qu'il sanctifia par son divin martyre, mourant enfin, après avoir versé la dernière goutte de son sang.... Oh ! quel digne auditoire pour cet orateur inspiré ! Des larmes brillantes dans tous les yeux et, pendant que les femmes sanglotaient, plus d'un homme, le poing serré et une flamme dans l'œil, semblait dire : " J'aurais voulu être là pour en-pôcher ces monstres de commettre le plus infâme des crimes ! "

Mais parmi tous les fidèles, il ne s'en trouvait aucun qui fut si profondément, si douloureusement ému que Brigitte, la pieuse fille d'une pauvre veuve. On eût dit qu'elle partageait le martyre du Sauveur, que les épines de la couronne perçaient son front virginal, que la lance du guerrier lui donnait le coup de mort. Deux ruissaux de larmes inondaient ses joues pâlies ; et, lorsque sa mère, après le service divin, lui fit signe de la suivre pour retourner au logis, elle parut si affligée, qu'une de ses voisines fit cette remarque :

" On dirait que Brigitte revient du Calvaire et qu'elle a vu réellement toutes les scènes de la Passion. "

En effet, la pieuse fille paraissait toute transfigurée.

— Mère dit-elle, je n'y ai jamais pensé comme aujourd'hui, mais je ne comprends pas qu'on puisse regarder un crucifix sans éprouver une douleur mortelle. Il me semble que nous ne songeons pas assez à tout ce que le Fils de Dieu a bien voulu souffrir pour expier nos fautes.

La veuve ne répondit pas. Elle savait que toutes ses consolations et ses remarques demeureraient sans effet en ce moment. L'expérience lui avait prouvé que cette grande émotion de sa fille se dissipait toujours lorsqu'elle retournait à ses occupations habituelles. Aussi se contenta-t-elle de hâter le pas, tout en attirant l'attention de son enfant sur tous les incidents capables de la distraire.

Le soir, lorsque le soleil eût disparu derrière la montagne, la mère et la fille prirent leur modeste repas et Brigitte lut à haute voix quelques passages de l'Évangile. Mais son esprit était ailleurs et parfois elle soupirait profondément.

— Tu as besoin de repos, mon enfant, dit la tendre mère, va dis ta prière et dors bien, demain tu seras de nouveau forte et courageuse.

Elle déposa sur le front de la jeune vierge un tendre baiser maternel, lui bénit et lui souhaita une bonne nuit.

Brigitte embrassa sa mère, se retira dans sa chambrette, s'agenouilla pieusement et pria longtemps pour tous ceux qu'elle aimait ici-bas.

Et quand la nuit vint étendre son voile sur l'humble toit rustique, la mère et la fille dormaient déjà de ce sommeil salutaire que Dieu accorde à ceux dont la conscience est en paix.

II

LE RETOUR DU FRÈRE.

Le soleil commençait à peine à éclairer de ses premiers rayons les cimes des montagnes, lorsque la mère de Brigitte, toujours levée au point du jour, voulut ouvrir la porte de sa cabane.

Elle fut bien étonnée lorsqu'elle s'aperçut que le verrou était tiré. Avait-elle par hasard, et contre son habitude, négligé la veille de prendre ses mesures de précautions habituelles ? En tout cas, le mal n'était pas grand, car depuis de longues années aucun malfaiteur ne s'était montré dans la contrée et il n'y avait d'ailleurs rien dans cette humble demeure qui pût éveiller la convoitise des voleurs.

Carherine sortit et appela Glaubitz, le chien fidèle, qui montait chaque nuit le garde autour de la demeure de sa maîtresse.

Glaubitz ne répondit pas à cet appel.

Ceci encore n'inquiéta pas la veuve. Son chien se permettait assez souvent de longues promenades nocturnes : parfois même il se livrait au plaisir de la chasse et il lui était arrivé de revenir avec un jeune bouquetin capturé au milieu des rochers. Elle revint donc et alluma le feu. Puis elle entra dans la chambrette de sa fille.....

Brigitte n'y était pas !

Alors un douloureux pressentiment vint assaillir le cœur de la mère. Son enfant était partie, depuis plusieurs heures peut-être, partie sans avoir embrassé sa mère et demandé sa bénédiction !

Plus d'une fois la jeune fille avait dit qu'elle désirait entreprendre un long voyage pour aller prier sur le tombeau du Sauveur. Il est vrai que deuis quelque temps elle parlait moins de ce projet, parce qu'elle craignait de trop affliger sa mère. Mais sa grande émotion de la veille ne prouvait-elle pas qu'elle voulait enfin donner suite à sa résolution ?

Succombant sous le poids de sa douleur, la pauvre mère se jeta sur le lit de sa fille. Longtemps elle sanglota, priant le bon Dieu d'avoir pitié d'elle. Puis l'idée lui vint de sortir, de courir le long du grand chemin, dans l'espoir de rejoindre la fugitive et de la ramener au logis ; mais les forces lui manquaient. Qu'était devenue sa chère Brigitte ? La reverrait-elle jamais ? Elle n'osait l'espérer, car ce que la pauvre enfant avait entrepris était bien au-dessus de ses forces, la fatigue et les privations d'un si long voyage lui coûteraient la vie.

Une mère seule peut comprendre ce qui se passa dans le cœur de la pauvre Catherine. Elle suivait par la pensée l'imprudente voyageuse à travers les contrées inconnues, où mille dangers l'attendaient, où, à cause de sa pauvreté, elle serait souvent forcée de passer la nuit à la belle étoile, exposée peut-être aux attaques des bêtes féroces, ou, ce qui était plus horrible encore, maltraitée, sollicitée au mal par des êtres sans foi ni pitié. Oh ! sa chère petite Brigitte aurait froid, aurait faim, et sa mère ne serait pas là pour la soigner et la consoler !

— O mon Dieu ! gémissait la bonne veuve, prenez pitié de ma douleur, rendez-moi mon enfant !

Et le Ciel l'exauça. Elle pria encore lorsque tout-à-coup elle entendit les aboiements joyeux de Glaubitz. La porte s'ouvrit et Brigitte, pâle et tremblante, se jeta dans les bras de sa mère et couvrit de tendres baisers ses joues humides encore des larmes qu'elle venait de répandre.

Après une nuit d'insomnie, la pieuse enfant s'était en effet mise en route dans la ferme intention de commencer son long pèlerinage ; mais, quand elle vit devant elle le poteau indicateur entre Unterwalden et Uri, le courage lui manqua, ou plutôt, elle crut entendre une voix, celle de son ange gardien sans doute, qui lui reprochait tendrement tout le chagrin qu'elle allait causer à sa bonne mère ; elle retourna sur ses pas et arriva au logis juste à temps pour empêcher celle qui l'aimait si tendrement de succomber sous le poids de sa douleur.

Une heure après, Brigitte avait repris son train de vie régulier. Elle semblait avoir oublié son projet et de temps en temps, lorsqu'elle voyait sa mère pensive et inquiète, elle l'embrassait et ne la quittait qu'après l'avoir vue sourire. Mais la pauvre veuve ne parvenait pas à se tranquilliser ; il lui semblait que tôt ou tard sa fille la quitterait

et qu'aucune puissance humaine ne serait capable de la retenir au logis.

Quelques jours se passèrent ainsi.

Le 29 juin, la mère et la fille se rendirent à l'église pour assister à une messe qu'elles faisaient célébrer à l'intention de leur cher absent. Le temps était superbe. La veuve, appuyée sur son gros bâton pointu, s'arrêtait souvent pour contempler le magnifique panorama qui se déroulait à leurs pieds. D'innombrables troupeaux paissaient dans les pacages émaillés de fleurs et une douce brise agitait les branches vertes des arbres sur lesquelles l'astre du jour répandait sa brillante clarté. Brigitte, toute joyeuse, écoutait le chant des oiseaux et, légère comme ces habitants de l'air, courait d'un buisson à l'autre pour y chercher des nids ou cueillait, entre les fentes des rochers, ces belles fleurs qui font l'admiration des touristes.

A leurs pieds, sur le versant de la montagne, longeant parfois des précipices d'une profondeur insondable, un étroit sentier, où les montagnards seuls osaient s'aventurer, attira l'attention de la jeune fille. Depuis quelques instants elle y avait vu un voyageur qui montait lentement, faisant parfois de courtes haltes, soit qu'il voulût se reposer, soit qu'il cherchât à reconnaître le site.

—Que regardes-tu donc ainsi ? lui demanda enfin sa mère ; nous devons hâter le pas, sinon nous arriverons trop tard pour la messe.

—Ne vois-tu pas, mère, répondit Brigitte, cet homme qui vient de notre côté ?

—Oui, mon enfant, mais nous n'avons pas de temps à perdre.

—Vois donc mère, il porte une tunique rouge...

—C'est peut-être un soldat de la garde royale ?

—Dis donc, mère, s'il nous apportait des nouvelles de Pierre ? Veux-tu que j'aille lui demander s'il connaît mon frère ?

—Oui... non... sois prudente !...

Brigitte n'avait entendu qu'un seul mot : "Oui." On eût dit qu'elle avait des ailes. Elle glissait pour ainsi dire sur le versant de la montagne et sa mère n'était pas revenue de sa surprise que déjà elle avait atteint le sentier suivi par le voyageur.

Celui-ci appartenait en effet à la garde royale. Il marchait d'un pas ferme et rapide sifflant un air joyeux comme pour se donner du cœur et oublier la fatigue. C'était un beau jeune homme taillé en hercule, qui paraissait habitué aux peines et aux dangers de sa rude carrière. Quand il eût rejoint la jeune fille, il la salua poliment et lui demanda d'un ton joyeux :

—Ma belle enfant, connaissez-vous la veuve Fruch ?

—Je le crois bien ! répondit Brigitte, en montrant dans un gai sourire ses dents blanches comme la neige des Alpes ; qui mieux que moi pourrait la connaître ? Je suis sa fille !

—Vous êtes sa fille ! Dans ce cas, vous êtes aussi ma soeur ! Ma chère petite Brigitte, quel beau brin de fille vous êtes devenue !

Le frère et la soeur s'embrassèrent tendrement, comme on peut bien le penser. Le soldat était absent depuis si longtemps que l'heure de son retour prenait les proportions d'un grand événement.

(A suivre)

LA CHASSE A L'ALBATROS

C'est plutôt la pêche que nous devrions dire, car c'est au hameçon que l'on prend cet oiseau gigantesque.

L'albatros plane autour des navires exactement comme l'humble mouette, et comme elle il se régale volontiers des reliefs de leur table que les marins jettent à la mer.

La chair de cet oiseau est coriace et d'un fort mauvais goût. On n'utilise que ses plumes et l'os des ailes dont on fabrique de très-beaux tuyaux de pipe.

Les Mille Iles.

Ces îles enchantées parsèment le St Laurent de plus de 1700 paradis en miniature, sur un parcours de 40 milles entre Kingston et Brockville. En glissant en bateau au milieu de ces îles, dont les unes sont comme un bouquet de verdure et d'autres un rocher, on se croirait devant un cyclorama mouvant. Il y en a qui sont à peine assez grandes pour y installer un pêcheur, d'autres ayant plusieurs milles, soigneusement cultivées et entretenues ; il y en a de montagneuses et d'autres qui semblent flotter sur l'eau calme.

Ici l'on voit l'humble ferme entourée de ses granges et écuries, là c'est la résidence princière d'un millionnaire où le coquet cottage du rentier et tout cela a un air si gai, si riant qu'on songe avec tristesse au moment où ce n'est plus qu'en sa mémoire qu'on jouira de ce brillant panorama.

Partout l'on voit des tentes des sportmen, piquant de leur blancheur le vert du feuillage ; l'écho nous apporte constamment le bruit des détonations du fusil des chasseurs, ou l'on entend les gais hurrahs des pêcheurs qui viennent de faire quelque merveilleuse capture.

Par moments notre bateau passe si près de la rive que l'on peut facilement parler à ceux qui sont à terre. Puis tout à coup en regardant à l'avant, on dirait que toute issue est fermée, et l'illusion disparaît et se répète à tout instant. Et cela dure ainsi durant des heures.

V.

Singulier Juge.

Un écrivain français du commencement de ce siècle, parle d'un juge de son temps qui n'avait qu'une formule en matière de procès criminel.

Si le prisonnier était vieux, il disait : "Pendez, pendez, il en a fait bien d'autres !" S'il était jeune, il disait : "Pendez, pendez, il en ferait bien d'autres !"

LA PAROLE ET LA PENSÉE

Une bonne campagnarde, voyant un perroquet chez un marchand d'oiseaux, en demanda le prix.

—C'est vingt dollars, dit le marchand.

—Vingt dollars, s'écria la bonne femme, mais pour cette somme je donnerais dix belles dindes.

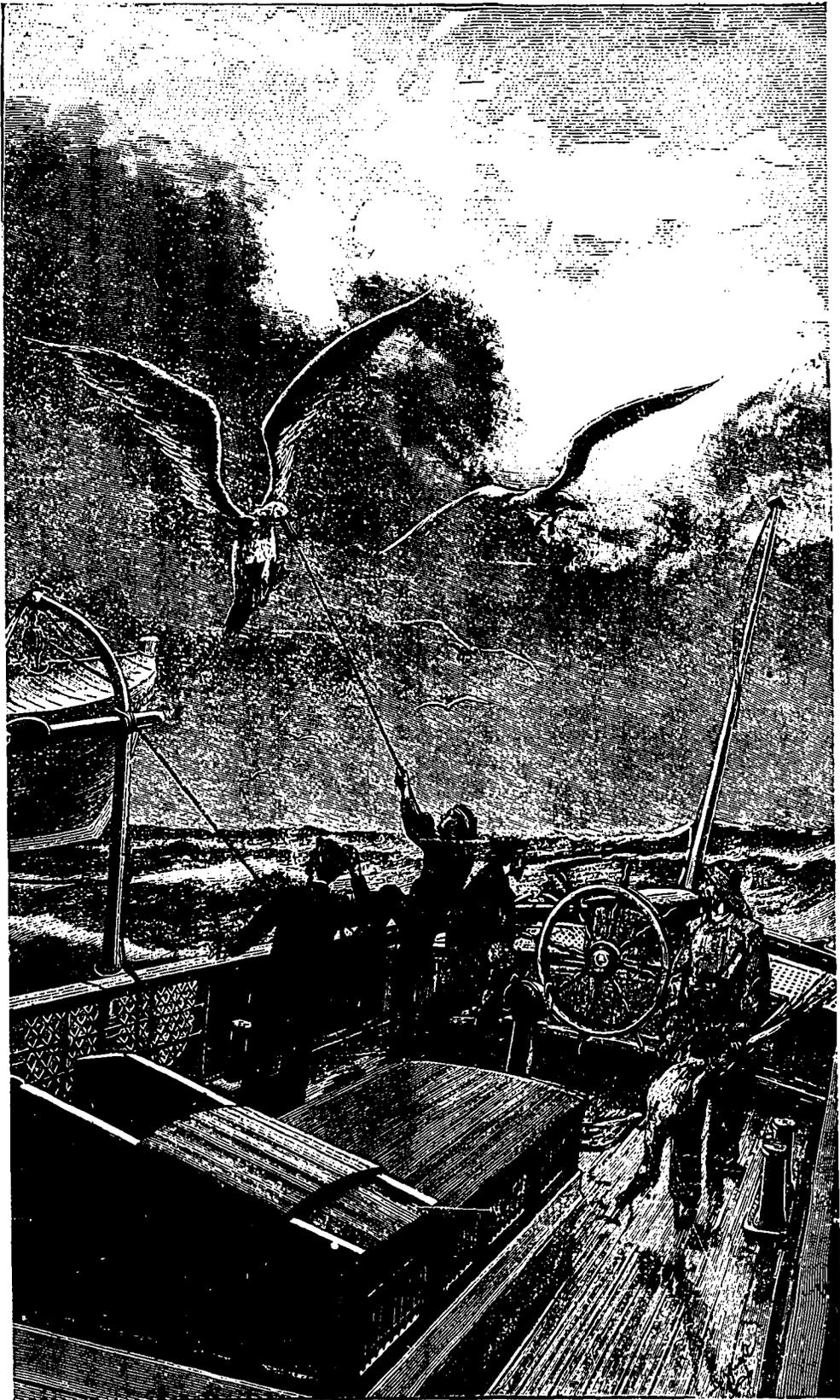
—Cela est possible, mais vos dindes ne parlent pas comme mon perroquet.

—En effet, monsieur, elles ne disent rien, mais elles n'en pensent pas moins.

QUI PERD GAGNE.

Un enfant entend dire à sa mère qu'elle vient de perdre son procès. Il se jette à son cou en s'écriant :

—Je suis heureux, maman, que tu n'aies plus ce méchant procès qui te faisait perdre le repos et t'empêchait de répondre à mes caresses !



LA CHASSE A L'ALBATROS.

BOITE AUX LETTRES.

Rév. C. B. — Reçu le mandat de \$1.50. Nous espérons voir la réalisation de votre bon souhait. Puisse-nous surtout convertir les indifférents !

Rév. L. — Vous avez bien raison : le soldat perd courage quand ses chefs l'abandonnent. Ici tout va assez bien. Merci pour votre active propagande.

Ami. — Ne craignez rien ! Notre revue pourra toujours être lue par tout le monde.

Melle Cl. — Un amateur me dit que ces collections se vendront bien dans quelques mois.

Lucien. — Quelques nouvelles nous font toujours plaisir.

E. R. à D. — L'affaire est en bonnes mains. Nous vous écrivons.

Gilbert. — Envoyez nous donc des journaux illustrés !

SIROP DE ...

... COQUELICOT ...

... COMPOSE.

Le SIROP DE COQUELICOT COMPOSÉ est employé avec succès pour le traitement des affections des voies respiratoires, telles que la TOUX, le RHUME, la BRONCHITE, la LARYNGITE, la GRIPPE, l'ASTHME, la COQUELUCHE et les CATARRHES en général, &c.

Un RHUME ne doit jamais être négligé, car souvent il dégénère en BRONCHITE, et, ce qui est bien pis, quelquefois en PNEUMONIE, en PLEURÉSIE ou en PHTISIE.

Il importe donc d'avoir à sa portée une préparation efficace en même temps qu'agréable à prendre chaque fois qu'un de ces fameux CATARRHES nous envahit.

LE SIROP DE COQUELICOT COMPOSÉ est bien cet article indispensable aux familles, pour enrayer de suite le CATARRHE à son début et le guérir radicalement lorsqu'il a déjà fait quelques progrès.

Essayez-le seulement, et vous le trouverez supérieur à bien d'autres.

Les Enfants en font leurs délices.

250cts.

SEUL PROPRIÉTAIRE,

S. LACHANCE, PHARMACIEN.

DEVINETTE.



Voici un bonhomme qui a pris un verre de trop. La soi-disant boisson forte l'a rendu si faible qu'il ne tient plus sur ses jambes... Cependant il voudrait boire encore. Qu'il laisse chez lui une femme et des enfants auxquels il ferait bien de consacrer l'argent qu'il dépense si mal à propos, cela ne l'inquiète guère.

Un bon monsieur cherche à l'arrêter en lui disant : " Je vois votre femme ! "

Où est-elle donc, cette bonne femme ?

Cherchons-la.

Un Grand Avantage

— AUX ACHÉTEURS DE —

FERBLANTERIES, VAISSELLES, VERRERIES, ARTICLES DE FANTAISIE, ARTICLES DE GRANIT, AINSI QUE DE GOUT

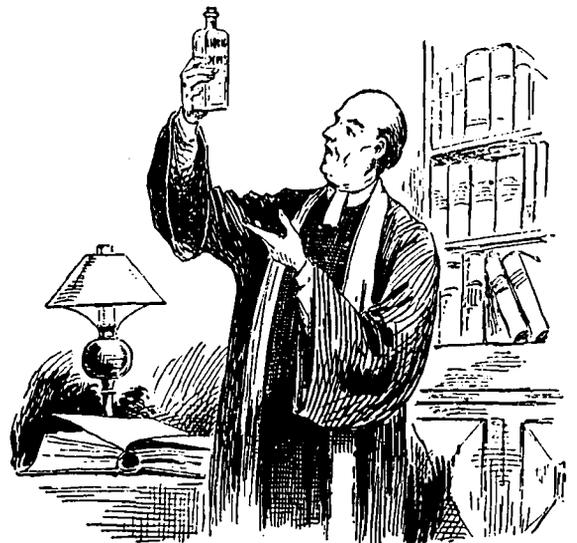
— CHEZ —

SEMMELHACK

Le Magasin de renom pour ses bas prix. 83, RUE ST-LAURENT.

Voulant abandonner le commerce de détail, le propriétaire désire disposer de toutes ses marchandises le plus vite possible, et cela à des prix extraordinairement réduits. De fait, la plupart des marchandises sont vendues pour moins que la moitié des prix ordinaires.

VENEZ NOUS VOIR, CE SERA A VOTRE AVANTAGE.



La PEPTONE de Viande... DENAYER,
...stérilisée de

La meilleure des nourritures, véritable trésor pour les personnes faibles.

En vente à la Pharmacie BERNARD.

1882, RUE STE-CATHERINE, MONTREAL.